

VENTE EN GROS:

Au Bureau des Journaux

34, RUE TUPIN

LYON

PARIS, Strauss, rue du Croissant.
 ST-ETIENNE, Constantin.
 TARARE, Guichard et Jonas.
 VALENCE, Combier.
 VIENNE, Turin.
 VILLEFRANCHE, Lucas et Duverdy.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser au directeur, M. Jules FRANTZ.

LE REFUSÉ

LITTÉRATURE ARTS SCIENCES PHILOSOPHIE

BUREAU A LYON:

Rue de l'Arbre-Sec, 32

Boîte dans l'allée

ABONNEMENT:

LYON

Un an..... 5 »
 Six mois..... 2 60
 Trois mois..... 1 50

DÉPARTEMENTS

Un an..... 7 »
 Six mois..... 3 60
 Trois mois..... 2 »

SOMMAIRE

Les Odeurs de la semaine.... Alfred DEBEAUCY.
 Innocence et Prostitution.... BARRILLOT.
 Bonaventure Furet..... MOREAU DE BAUVIÈRE.
 Miel, chronique..... L'HOMME MASQUÉ.
 Nos Actrices..... D...
 Histoire morale des Femmes,
 par E. Legouvé..... Victor CHAUVET.
 En l'air, petite causerie..... Jules FRANTZ.
 Chronique de Saint-Etienne... Jean PICK.
 Boîte du Refusé (Anecdote sur
 M. Garnier)..... BABY.
 Théâtre..... Alfred DEBEAUCY.
 Cafés-Concerts..... Jules CÉLÈS.
 Lettre d'amour..... GÉNIE.
 Correspondance..... X.
 Les Drames de Lyon (1^{re} partie,
 les Mystères de la Croix-
 Rousse), feuilleton..... UN OUBLIÉ.
 Simplicie, id..... Victor CHAUVET.

Nous commençons aujourd'hui le magnifique roman historique et complètement inédit de :

LES DRAMES DE LYON

Par UN OUBLIÉ.

Prologue:

Les Mystères de la Croix-Rousse..... (1817)

1^{re} Partie:

Les Journées d'Avril..... (1834)

2^e Partie:

Les Voraces..... (1848)

3^e Partie:

Les Spirités..... (1865)

LES ODEURS DE LA SEMAINE

La fumée s'est évanouie ; l'odeur malsaine de la poudre s'est enfin dissipée ; passons donc à d'autres émanations, suaves ou délétères.

Au milieu des senteurs âcres du brouillard qui, nous environnant chaque matin et chaque soir, nous

FEUILLETON DU REFUSÉ

N° 1.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PROLOGUE

LES

MYSTÈRES

DE LA

CROIX-ROUSSE

Par UN OUBLIÉ

I.

LE GOUVERNEMENT DE LOUIS XVIII A LYON.

C'était en 1817.

L'Empereur, après avoir tenu le sort de l'Europe dans ses mains, était tombé à Waterloo, non pas vaincu par Blücher, qui se couvrit d'infamie, mais par la destinee, qui est plus forte que tous les hommes.

Cependant, son souvenir était resté si vivace et si profondément ancré dans le cœur de ce peuple lyonnais

pénètre jusqu'aux os, je distingue trois odeurs bien tranchées :

L'eau de fleur d'oranger,
 La colle de poisson,
 Le papier timbré.

L'eau de fleur d'oranger distillée. On prétend que Jules Favre et Marie en font une consommation très-grande dans les verres d'eau sucrée dont ils émaillent leurs nobles et patriotiques harangues.

Je m'aperçois que j'allais m'engager sur un terrain brûlant ; vite, serrons les freins et rétrogradons.

Notre position a quelque analogie avec celle de ce petit ramoneur dont vous connaissez l'histoire, qui mangea son pain sec à l'odeur succulente des fourneaux d'un M. Isch quelconque, faute des 4 fr. 25, — pourboire compris, — nécessaires au paiement d'un repas, fut appréhendé au col et contraint de s'éloigner. Notre pain littéraire hebdomadaire est bien sec en ce temps de discussions législatives, et l'envie est bien forte de chasser sur les terres du voisin ; mais, semblable à l'ange de l'Eden, dame Autorisation étend vers nous son épée flamboyante et nous crie :

— Refusé, refusé, tu n'iras pas plus loin !

Et le pauvre chroniqueur en est réduit à rentrer ses pouces. Passons.

Depuis huit jours on ne peut faire un pas dans la rue sans se heurter à un colleur d'affiches ou à un agent électoral, distributeur de professions de foi.

Ne pouvant les discuter, je suis bien obligé de les croire sincères, et, par excès de prudence, je m'abstiens même de relever les fautes d'orthographe commises par quelques-uns de Messieurs les candidats, trop heureux si cette marque de déférence peut adoucir pour les moins favorisés l'amertume poignante d'une déception.

qui l'aimait tant, que bien des années après sa mort, ses vieux compagnons d'armes, tous ceux que son génie avait étonnés, ne pouvaient admettre qu'il ne fût plus.

A plus forte raison, deux ans après son refuge à l'île Sainte-Hélène, alors que le bruit de sa grandeur et de sa chute étonnaient encore le monde entier, la mémoire de celui que les créatures du pouvoir affectaient d'appeler Bonaparte, devait survivre.

Il serait trop long de raconter les affronts de toute sorte, les vexations, les persécutions sans nombre auxquelles furent en butte les hommes du parti vaincu de la part du vainqueur.

Redoutant à juste titre l'affection que les Lyonnais avaient vouée au grand homme tombé, le gouvernement du roi prohibait sévèrement tout ce qui pouvait rappeler même son nom.

Mais ce que l'oppression, la force brutale, ne pouvaient empêcher, c'était la religion du cœur.

Combien de familles alors qui, après la journée, se réunissaient en secret pour s'entretenir à voix basse de celui « qui devait revenir. »

Puis on se faisait passer en secret des objets rappelant la mémoire du proscrit :

C'était une statuette de la redingote grise, une image du *Petit-Caporal*, un médaillon du roi de Rome.

Les couleurs non plus que les goûts ne se discutent pas. Les goûts de ces Messieurs doivent être très-différents ; j'en juge par les couleurs qu'ils ont adoptées.

M. Malterre : affiche rose tendre, couleur très-pâle.

M. Aynard : affiche chamois, couleur fauve.

M. Dumont : affiche blanche, couleur virginale.

M. Fusy : affiche bleu de ciel, couleur démodée depuis la découverte de la fuchsine.

M. Clément Désormes : affiche jaune, ce qui ne signifie évidemment pas qu'il veut rire de la même couleur.

Enfin, MM. Morin, Varambon, Chevalier, Verrière, Bacot, etc. : affiche rouge, couleur chaude, étincelante et qui s'offre d'elle-même aux regards. Ne pas confondre avec la pourpre romaine qui est aussi la couleur du sang.

Aucun de nos futurs conseillers n'a osé imprimer sa prose sur papier vert ; serait-ce qu'aucun d'eux n'ose afficher ses espérances ? Alors que signifient leurs professions de foi ?...

Au milieu de ces placards multicolores s'étaient ceux profondément ridicules du marchand de cornichons Chabert. En ! LECTEURS, écrit-il en grosses lettres. La foule s'approche, croyant qu'on va lui parler de ses droits civils et de ses devoirs sociaux, et ils nous apprennent que les meilleurs harengs et les fruits secs les plus savoureux sortent de la boutique de tel ou tel charlatan.

C'est ingénieux, peut-être, mais ce n'est rien moins que spirituel. On a beau être doublement épicier, M. Chabert, et de profession et d'idées, cela ne suffit pas pour être autorisé à se moquer publiquement des choses sérieuses et à bafouer les institutions de son pays.

Passons encore ; aussi bien de la boutique de ce trafiquant de pruneaux on aperçoit la colonnade du Palais-de-Justice.

On causait des grandes batailles, c'est-à-dire des grandes victoires, et on espérait...

On cite encore aujourd'hui plusieurs ateliers de la Grande-Côte, où tous les soirs, à l'heure du coucher, le chef réunissait sa famille.

Après avoir fermé les portes et poussé les verrous, après s'être assuré qu'aucun espion n'entourait sa demeure, le maître de la maison allait retirer d'une retraite cachée à tous les regards le drapeau tricolore surmonté de l'aigle impériale.

Alors, à ce moment, avait lieu un spectacle touchant.

Toute la famille de l'ouvrier : hommes, femmes et enfants, s'agenouillait pieusement autour du noble trophée, et le vieux soldat, la tête découverte, d'une voix grave, disait la prière du soir.

Cette prière se terminait presque toujours par ces paroles :

— « Mon Dieu, qui êtes le grand maître là-haut et ici-bas, protégez le pauvre proscrit qui expie par l'exil, le crime d'avoir voulu faire la France grande et glorieuse. Ramenez-nous notre empereur, Dieu de justice, nous n'espérons plus qu'en vous et lui. »

Puis, la prière finie, on remettait avec les mêmes précautions, le drapeau à la place qui lui était destinée.

Des liasses de papier timbré s'échappent des portes grand ouvertes de ce monument et s'envolent dans les airs.

Ils portent en titre ce mot redoutable : Condamnation !

Depuis quelque temps la presse n'est pas épargnée, et cela nous fait peine. Amis, indifférents, nos ennemis même nous deviennent chers s'ils sont victimes de leur noble profession, et la condamnation d'un seul nous frappe tous indistinctement.

Avant-hier, c'était Peyrat et l'*Avenir national* ; hier Faure, le tant sympathique secrétaire du *Corsaire*, — un fin voilier, celui-là ; — aujourd'hui enfin, c'est Noëllet, l'un des représentants de la presse lyonnaise. Une consolation nous reste : ils sont condamnés, c'est vrai, coupables sans doute, mais leur honorabilité n'est pas atteinte.

Ne quittons pas encore le palais de Thémis. Les assises sont ouvertes ; on y jugera, on y condamnera peut-être une pauvre fille accusée d'infanticide, et ce sera justice. Mais le premier coupable, le père de l'enfant, qui le jugera, qui le condamnera, qui le flétrira ?

Sa conscience, sans doute. Non pas, la malheureuse est morte, noyée dans l'ivresse du vin ou de la volupté.

Et pourtant, je le répète, celui-là qui porte sans vergogne la tête haute et fière est le premier coupable.

O société ! ô préjugés !

Alfred DEBEAUCY.

INNOCENCE ET PROSTITUTION

— Jeune fille, où vas-tu ? voici qu'il est dix heures ; déjà de toute part on ferme les demeures, Pourquoi courir ainsi par un brouillard malsain ? Le froid se fait sentir chez les pauvres familles, C'est l'heure où les dandys guettent les jeunes filles, Et tu n'as, pauvre enfant, qu'un fichu sur ton sein.

Quelquefois, renseigné par ses agents, la police du roi faisait inopinément une invasion dans le logis d'une famille, et malheur à elle si on trouvait un objet prohibé.

Le chef de la maison était immédiatement accusé d'entretenir des relations avec le parti impérial et traîné en prison comme *suspect*.

Mais laissons dormir ces tristes souvenirs et n'empiétons pas sur le domaine de l'histoire.

Constatons seulement qu'après avoir traqué comme des bêtes fauves les brigands de la Loire, c'est-à-dire les héroïques et derniers débris de l'Empire, le parti royaliste, qui se savait abhorré de la population lyonnaise, pour donner une base en apparence juste aux vexations de toute sorte dont il se rendait journellement coupable, avait fait répandre le bruit qu'une société secrète s'était formée, en France, pour le renversement de la royauté et la proclamation du roi de Rome, fils de Bonaparte, comme chef de la nation.

Cependant, beaucoup de citoyens que la prospérité de l'Empereur avait laissés indifférents se seraient ralliés avec plaisir à sa cause plutôt que de s'humilier devant le parti clérical qui était tout-puissant alors, et que de subir un gouvernement qui usait de si tristes représailles envers les pays.

Je vois tomber des pleurs de tes yeux angéliques ;
Jeunes fille, pourquoi ces traits mélancoliques ?
A ton âge, l'ennui n'étreint pas un cœur pur ;
Dis-moi tous tes chagrins ; j'essuierai, jeune fille,
De ton œil doux et bleu cette larme qui brille
Comme une perle d'eau dans une fleur d'azur.

— Nous n'avons pas de pain et mon père est malade.
Le soir, au carrefour, je chante une ballade
Afin de rapporter chez nous quelques deniers ;
Les heureux n'ont pour moi ni deniers, ni paroles ;
Si je vois dans mes mains tomber quelques oboles,
Elles viennent toujours des mains des ouvriers.

Aux prêtres, aux bourgeois, aux dames en toilette,
Si je dis ma chanson, ma prière muette
Ne touchant point leur âme, ils passent leur chemin...
Et le froid est bien dur, mon père est sur sa couche,
Attendant que la mort vienne clore sa bouche....
Les pauvres ont donc seul le sentiment humain !

— Ton cœur de fille est bon, tu seras bonne mère ;
Prends cet or, mon enfant, pour soulager ton père,
Mais ne vas plus, le soir, chanter au carrefour.
— Merci ! soyez bénie, ô noble et sainte femme !
Je prierai tant pour vous du profond de mon âme
Que le ciel fleurira de bonheur tous vos jours !..

— Quoi ! tu prieras pour moi ? pour moi, femme perdue
Qui traîne un corps flétri, de qui l'âme vendue
Est toute au vice ?.. En Dieu j'espère désormais !
Puissent les chastes mots de tes lèvres si pures
Effacer de mon cœur les milliers de souillures...
— Je ne vous comprends pas.

— Oh ! ne comprends jamais !..

BARRILLOT.

AUTOBIOGRAPHIE

DE

BONAVENTURE FURET

Voulant alors me procurer ce permis indispensable pour chasser, on me le refusa parce que je n'avais pas d'autorisation du commissaire de police. J'allai donc chez le commissaire, qui me refusa cette autorisation parce que je n'avais pas amené deux témoins patentés, mon individu n'offrant pas une garantie suffisante. Malheureusement, je ne connaissais pas de gens patentés, et il n'y a que ceux-là qui soient dignes de foi. Néanmoins, étant parvenu à découvrir un marchand d'huile de pétrole et un rétamateur de casseroles, — qui sont des gens patentés, — ils consentirent, quoique ne me connaissant pas, à affirmer que j'étais bien le nommé Bonaventure Furet, contribuable sans profession, moyennant quoi j'obtins, pour la modique somme de 25 fr., un permis de chasser dans les temps et lieux où j'en avais le droit, conformément à la loi du 3 mai 1844.

Le lendemain, j'étais en campagne. A peine étais-je depuis une heure dans les champs, que je tirais un

lapin, et qu'une manière de paysan surgissant tout à coup, me demandait de quel droit je chassais sur le terrain où je me trouvais ?

— Mon ami, lui répondis-je, cela ne vous regarde pas ; mais si ce peut vous être agréable, sachez que j'ai eu l'honneur de comparaître devant une certaine quantité de représentants de l'autorité qui se sont entendus assez longuement, et m'ont, à la fin, délivré un permis que voici avec la quittance.

— C'est possible, me répliqua l'homme ; mais je suis garde particulier, et je vous déclare procès-verbal pour avoir chassé sur la propriété de M. de la Rapi-nière.

— Entendons-nous, dis-je à mon tour : 1° ce lapin est originaire d'une garenne voisine, qui n'appartient pas à votre maître ; 2° j'ignorais que ce champ fût sa propriété ; 3° qu'il fit garder sa chasse.

Alors, le garde me fit la réponse suivante :
— Vous devez savoir, sans qu'on vous le dise, à qui est ce champ, et que la chasse y est gardée. En second lieu, un lapin appartient au propriétaire du terrain sur lequel il se trouve (1).

Cette expérience me coûta un procès et une forte amende.

A quelque temps de là, je trouvais dans mon jardin un lapin qui rongait un chou : le tuer, le faire sauter et le trouver dur, furent des incidents consécutifs et rapides ; mais Jean Sabot, mon voisin, m'assigna devant le juge de paix, pour avoir mangé l'un de ses lapins.

Fort de mon expérience, je me défendis en disant « qu'un lapin appartenait à celui sur le terrain de qui il se trouvait. »

— Non pas ! me répondit le magistrat.
Je lui racontai, à l'appui de mon dire, mon aventure avec le garde, et le digne juge me tint à peu près ce langage :

— Distinguons ! Le lapin de garenne jouit, en de certains cas, du bénéfice de la propriété banale, tandis que le lapin domestique est une propriété qui n'est transmissible que par don, vente ou succession.

— Mais le lapin en question s'était introduit dans mon jardin.

— Votre droit se réduisait à le tuer et à le jeter par dessus votre mur sur le terrain de Jean Sabot.

— Monsieur le juge, ajoutai-je ahuri, je ne sais pas quelle différence il y a entre le lapin de garenne et le lapin domestique.

— Vous devez le savoir.
Et je fus condamné à payer le lapin aussi cher que s'il eût été tendre.

Donc, on ne peut pas chasser sans un permis qui vous coûte 25 fr., et une fois que l'on a ce permis, tout le monde a le droit de vous empêcher de chasser.

Bon ! me dis-je, je vais trouver un moyen de me donner ce plaisir sans que personne puisse me rien dire.

En conséquence, je louai un appartement à Paris ; j'y amenai un chien et un lièvre vivant, et je lançai mon gibier qui fit sa randonnée à travers la chambre à coucher, la salle à manger, le salon et l'antichambre,

(1) Pour ne pas citer la lettre de la loi, le bonhomme n'en connaissait pas moins l'application.

principaux individus que l'on soupçonne devoir faire partie du complot.

La police ne peut rien découvrir et est obligée de relâcher ceux qu'elle avait incarcérés.

Chose plus étrange, il arrivait journellement à la préfecture des lettres anonymes donnant sur cette conspiration les indications les plus complètes, les détails les plus précis. On va jusqu'à affirmer qu'elle doit éclater le 8 juin. On se rend immédiatement sur les lieux indiqués et on ne trouve autre chose que des gens en apparence inoffensifs occupés à leurs affaires et qui paraissent ahuris lorsqu'on leur apprend de quoi il s'agit.

M. le lieutenant de police est littéralement sur les dents.

Voilà quelle est la situation des esprits au moment où commence notre histoire.

II.

L'AUBERGE DE LA CROIX.

Dans les premiers jours de janvier de la même année, une scène étrange et bizarre se passait dans le faubourg de la Croix-Rousse.

Ce faubourg n'était pas comme aujourd'hui le plus populeux de la ville et, pour ainsi parler, le quartier général des travailleurs.

et que j'immolai finalement de mes deux coups de fusil dans la cuisine pour imaginer la chose. Alors, embouchant mon cor, je sonnai un hallali dans les règles, tout comme si j'eusse forcé un cerf. J'en faisais trembler les dernières notes, lorsque deux sergents de ville montèrent et me conduisirent chez le commissaire, sous la prévention d'exercices incompatibles avec l'existence urbaine.

Tout cela se dénoua en correctionnelle, où je subis une nouvelle condamnation.

J'ai suivi à dessein ces différents incidents de chasse afin de montrer une filière, et je crois inutile de citer d'autres exemples.

Bref, j'inscrivis sur mes tablettes à aphorismes que je compte léguer à la postérité pour lui apprendre à vivre :

L'INDIVIDUALISME EST LE DROIT QUE CHACUN POSSÈDE DE DÉTRUIRE OU TOUT AU MOINS DE GÉNER CELUI DE SON VOISIN, ET LES DROITS DE L'HOMME CONSISTENT A SE SOUMETTRE A TOUT CE QU'ON EXIGE DE LUI.

Moreau de BAUVIÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

MIEL

Il circule en ce moment, au théâtre des Célestins, une pétition qui se couvre de signatures.

Il s'agit d'obtenir de notre comique Luco qu'il veuille bien renoncer définitivement aux culottes collantes.

Il faut ajouter que ce ne sont plus les dames qui réclament.

Puisque je suis aux Célestins, je vais en profiter pour demander à mon ami Stanislas pourquoi, dans son type des Petits crevés, il a copié, trait pour trait, la balle d'un des habitués des premières ?
C'est frappant... et ça a dû frapper !

Mon directeur me remet en riant une carte à mon adresse « l'homme masqué ».

Je l'ouvre et je trouve l'étrange marron suivant :

« Monsieur,
« Vous êtes piquant comme un cornichon (?)
« Agrérez mes hommages (?)
« EMMANUEL. »

Mon cher collègue, vous commettez une erreur de destination ; évidemment vous destiniez cette chatterie à D...

Ne me remerciez pas, et continuez-nous votre collaboration !

On parle d'ouvrir à Lyon une souscription populaire, dans le charitable but d'offrir des bottes et des vêtements de saison au malheureux chevalier du prince de Grenade, dans Robert-le-Diable.

Un de nos lecteurs m'écrit qu'il m'a reconnu malgré mon masque, et que je suis ce farceur de X. de feu Guignol (sic).

Je suis trop modeste pour ne pas avouer de suite

C'était encore ce qu'on appelait au dix-huitième siècle le plateau St-Sébastien.

Peu de rues, quelques maisons, d'autres qu'on commençait à y élever, partant peu d'habitants, et un air de solitude, surtout la nuit. Tel était l'aspect de la Croix-Rousse en 1817.

Un soir, un peu avant minuit, un homme ayant un large chapeau rabattu sur les yeux et le corps enveloppé dans un vaste manteau, et qu'on eût pu prendre, à sa démarche incertaine, pour un buveur attardé, tomba comme une masse devant une auberge de piètre apparence et qui était située à peu près à la place qu'occupaient autrefois les anciennes portes.

Notre homme resta là assez longtemps, puis comme minuit venait de sonner, il se leva sur son coude et prêta attentivement l'oreille.

Évidemment ce n'était point un ivrogne ordinaire, car aussitôt, ayant entendu un bruit de pas qui partait du bas de la Côte, il murmura entre ses dents quelques mots entrecoupés et laissa retomber sa tête sur le pavé.

Le bruit approchait :

Bientôt un individu aussi soigneusement enveloppé que celui qui gisait à terre, arriva près de l'auberge, mais ayant aperçu près de lui un autre homme, il tira de sa poche une carte qui représentait le roi de pique et la jeta à côté de lui.

qu'entre X. et moi, un de nous deux au moins doit être flatté de la comparaison.

— Mais... lequel ?

Dans la chronique de mon voisin et directeur, il vient de se glisser un calembour auquel il est complètement étranger.

Mais, si par hasard on lui demande des explications, pour s'excuser, voilà ce qu'il compte mettre en tête du Refusé :

« Un individu masqué et travesti, que l'on suppose être un rédacteur du Progrès, profitant lâchement d'un moment où l'imprimerie Vingtrinier était déserte, s'est introduit furtivement chez nous et a déposé dans notre journal la chose indigeste que vous savez. »

De son côté, le portier reconnaît n'avoir vu entrer personne et déclare que son cordon a été surpris.

Un conseil.

Quand un mouchard se dit journaliste et qu'il ose vous offrir ses services, que faut-il lui répondre ?

Pour exprimer énergiquement l'indignation que l'on ressent.

Et l'affront que l'on reçoit ?

L'HOMME MASQUÉ.

Visible au bureau, les Dimanches, de 9 h. à 1 h.

NOS ACTRICES

THÉÂTRE DES CELESTINS

SUITE ET FIN

M^{lle} PRÉVIEUX

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1837	30 ans	23 ans	33 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Trop grande ou trop petite. — Il lui faudrait un bon doigt de moins. — Ou de plus. — A été maigre. — Sera bientôt grasse. — Chahute divinement. — Fume et fait fumer. — Prise et est prise. — Toilette abracadabrante, mais louée.

SUCCÈS. — Dans les salons.

M^{lle} DERVAL

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1827	40 ans	28 ans	43 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Connait à fond son catéchisme poissard et s'en sert agréablement. — Mal culée. — En accuse les Lyonnais et se venge en les appelant crétiens. — Traite actuellement avec un dentiste pour un ratelier... — De rencontre. — Dans la vie privée : triste comme un lot de bonnets de nuit. — Sur scène : plus triste encore. — Toilette de vieille femme. — Dans l'...embarras. — Pas de goût, mais du nez !

SUCCÈS. — De larmes, lorsqu'elle raconte une fine anecdote de son existence panachée.

Alors celui-ci se souleva légèrement, prit la carte, et regarda celui qu'il avait devant lui.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.
— Votre homme ! répondit l'autre.
— Contre qui ?
— Le roi !
— Pour quand ?
— Le 8 juin !
— Passez !

Ce court dialogue eut lieu à voix basse.

Le nouveau venu enjamba son interlocuteur, poussa la porte de l'allée et disparut dans l'ombre.

En moins de cinq minutes, la même scène et le même dialogue se renouvelèrent vingt fois environ entre celui qui interrogeait toujours sans se lever de terre, et d'autres mystérieux personnages, portant tous le même chapeau à larges bords et le même grand manteau qui les cachaient jusqu'aux yeux.

Enfin, lorsque l'ivrogne, ou plutôt celui qui semblait vouloir passer pour tel, eut prononcé pour la dernière fois probablement son fameux : passez ! il se releva vivement et compta les cartes qui venaient de lui être remises.

— Dix-neuf, fit-il ; il ne viendra pas encore ce soir. Alors il entra lui-même dans l'allée, dont il mit la barre, et poussa les verroux.

(La suite au prochain numéro.)

M^{lle} CLOTILDE

naissance 1827 âge vrai 40 ans âge qu'elle se donne 25 ans âge qu'on lui donne 44 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Envie les formes vigoureuses de M^{lle} Meyer. — Peut chausser la pantoufle de Cendrillon. — A enfin trouvé un directeur intelligent. — A, sur les Lyonnais, la même opinion que M^{lle} Derval. — Vu son poids, doit être d'un transport difficile, mais tient sa place partout où elle se trouve.

succès. — Bien dirigé ?

M^{lle} MAUREL

naissance 1830 âge vrai 47 ans âge qu'elle se donne 19 ans âge qu'on lui donne 14 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Fantastique. — Joue encore à la poupée. — Aime les tireurs de cartes. — Taille de géant. — Miaule avec expression. — Ne sort jamais seule, au grand désespoir de certains abonnés.

succès. — De vertu (sérieusement).

(Fin du théâtre des Céléstins).

Les résultats obtenus par mes innocentes indiscretions sont généralement assez satisfaisants :

- Un grincement de dents sur toute la ligne ;
- Trois crises de nerfs, dont une corsée ;
- Enfin, une attaque d'apoplexie foudroyante !

C'est Clarisse qui s'est payé ce dernier luxe !
On désespère de ses nuits.

Samedi prochain je commencerai à m'occuper des dames de notre Grand-Théâtre.

Je promets des révélations piquantes et des détails imprévus.

D....

HISTOIRE MORALE
DES FEMMES

Par Ernest LEGOUVÉ

DESSEIN DE L'OUVRAGE.

Dans un chapitre intitulé : *Dessein de l'ouvrage*, et qu'il a placé en tête de son livre, M. Legouvé explique ainsi le but de son œuvre, qui a pour objet, dit-il, « d'examiner la condition actuelle des femmes françaises selon les lois, et selon les mœurs, en la comparant à ce qu'elle fut et en cherchant ce qu'elle peut être. »

Selon lui, la destinée des femmes ne les intéresse pas seules, « elle se lie à l'ensemble général des idées du XIX^e siècle, elle est un des articles nécessaires de son programme. »

Ainsi « le rôle principal du dix-neuvième siècle « étant de concilier des principes en apparence incompatibles, de faire sortir l'unité, de la fusion de termes contradictoires, » comme « l'accord de la liberté et de l'autorité, — l'accord de la foi et de la liberté de conscience, — l'accord de l'égalité et de la hié-

archie, — l'accord, dans l'ordre des idées, du libre arbitre et de la toute-puissance divine, — l'accord, « dans l'ordre social, du capital et du salaire », selon lui encore, « le XIX^e siècle doit dire de même : accord du développement parallèle de l'homme et de la « femme. »

D'ailleurs, il ne veut pas qu'on puisse croire que son ouvrage « est une œuvre d'antagonisme, ni même un « simple cri de révolte, » non, « c'est avant tout un « appel à l'union des deux grandes forces de la création. »

Et il se hâte d'ajouter : « Il ne s'agit pas de faire de « la femme un homme, mais de compléter l'homme « par la femme. »

Mais « cette œuvre est loin d'être achevée. » Cependant il reconnaît bien que le sort des femmes s'est amélioré, mais il trouve aussi que nulle histoire « n'offre encore plus de préjugés à combattre, plus « d'iniquités à détruire, plus de mal à réparer, et sur- « tout plus de bien à faire ! »

Et, jetant un rapide coup d'œil sur les siècles écoulés, il voit partout, chez les peuplades sauvages comme dans le monde civilisé, la femme inférieure à l'homme et opprimée par lui.

Il interroge les philosophes, les penseurs et les poètes ; il cherche, il fouille dans leurs œuvres, et il n'y trouve pas même une définition de la femme.

« Les uns disent : la femme est un ange ; les autres : « la femme est un diable. Ils ont peut-être raison tous « deux, mais cela n'aide pas à la définition. »

Quatre illustres penseurs dominent le XVIII^e siècle : Montesquieu, Rousseau, Voltaire, Diderot. Il leur demande une définition claire et précise de la femme, et il trouve que la femme est, selon Diderot, « une « courtisane ; selon Montesquieu, un enfant agréable ; « selon Rousseau, un objet de plaisir pour l'homme ; « selon Voltaire, rien. »

Il interroge à leur tour les orateurs de la Révolution, ses philosophes et ses hommes politiques. Condorcet et Siyès plaident pour la femme, demandent son émancipation domestique et même politique, « mais « leurs protestations sont étouffées par les voix puissantes des trois grands continuateurs du XVIII^e siècle, Mirabeau, Danton et Robespierre. »

Enfin, après avoir parlé des circonstances dans lesquelles fut discuté notre Code civil, circonstances défavorables aux femmes, « car on sortait du Directoire, « et les imaginations étaient toutes pleines encore des « mille désordres où les femmes s'étaient précipitées, » et, après avoir rappelé, pour ne pas oublier la philosophie de la Restauration, la maxime de M. de Bonald : *L'homme et la femme ne sont pas égaux et ne pourront jamais le devenir*. M. Legouvé croit avoir trouvé la définition qu'il cherchait, du moins pour le passé.

Il compare très-justement la femme « à ces astres « secondaires, à ces satellites qui n'ont pas d'autre « destination que de tourner autour d'astres supérieurs, afin de leur faire cortège, comme la lune « autour de la terre » ; et comme image de la polygamie, il cite avec beaucoup d'esprit « Jupiter qui a « quatre lunes pour lui tout seul. »

En résumé, il ne veut pas que la femme soit définie un être inférieur et relatif, parce qu'une telle subordination n'est ni légitime ni nécessaire.

Et, répondant à ceux qui veulent trouver la justification de la femme dans le fait de son obéissance ; qui prétendent qu'une subordination qui a toujours duré est par cela seul une subordination équitable et juste ; qui en appellent à Dieu de la sujétion de la femme, en disant que c'est lui qui l'a faite sujette en la faisant inférieure, et qui veulent que, pour se conformer à la nature des êtres aussi bien qu'à la volonté du Créateur, on maintienne cette sujétion ; répondant enfin à ceux qui invoquent la tradition et la nature, il riposte avec beaucoup de cœur et de vérité, aux uns « que peu « importe la tradition, que peu importe l'histoire, et « qu'il est une autorité plus forte que le consentement « du genre humain, c'est le droit » ; et aux autres, qu'il ne s'agit nullement d'assimiler les femmes aux hommes, mais que c'est dans la dissemblance même qui existe entre l'homme et la femme qu'est la raison de l'élevation de celle-ci à un sort meilleur.

Et, avec une logique impitoyable, il ajoute : « De « deux choses l'une : ou bien on circonscrit la vie des « femmes dans l'enceinte du foyer domestique, et l'on « proclame que là est leur royaume ; alors, au nom « de la différence, nous dirons : si là est leur royaume, « elles doivent donc y être reines ; leurs facultés propres leur y assurent donc l'autorité, et leurs adversaires sont forcés par leurs propres principes de les « émanciper comme filles, comme épouses, comme « mères. Ou, au contraire, on veut étendre leur sphère « d'influence, leur donner un rôle dans l'Etat (et nous « croyons qu'il leur en faut un) ; eh bien ! c'est encore « dans cette dissemblance qu'il convient de le chercher. Lorsque deux êtres se valent, c'est presque « toujours parce qu'ils diffèrent, non parce qu'ils se « ressemblent. »

Et il finit en disant que la mission des femmes « sera « de faire ce que les hommes ne font pas, d'aspirer « aux places vides, de représenter dans la cité l'esprit « de la femme. »

Dès lors le dix-neuvième siècle doit donc définir la femme « un être égal à l'homme, mais différent de « l'homme. »

Et il résume son livre par ces mots : « Réclamer la « liberté féminine au nom des deux principes mêmes « des adversaires de cette liberté : la tradition et la « différence, c'est-à-dire montrer dans la tradition le « progrès, et dans la différence l'égalité. »

Quant à nous, admirateur du célèbre écrivain et l'humble disciple de ses généreuses idées, nous croyons comme lui que « si l'esprit féminin est « étouffé, il n'est pas mort », et nous nous efforcerons de faire entrer dans l'étude que nous allons entreprendre sur *l'Histoire morale des femmes*, un peu de la conviction puissante que nous lui devons et qui nous anime, car nous pensons que si « à côté des mots « égalité et liberté, notre drapeau porte le mot su- « blime de fraternité, il ne suffit pas que ce mot soit « écrit sur un lambeau d'étoffe, il ne suffit pas même « qu'il passe dans nos lois, mais que c'est dans les « cœurs qu'il faut le graver ! »

VICTOR CHAUVET.

EN L'AIR

PETITE CAUSERIE

Les appartements de la mairie du 6^e arrondissement sont restaurés. On n'attend plus que le maire et son écharpe.

On sait que ce nouvel établissement municipal se trouve placé à l'angle de la rue Tronchet et de l'avenue de Noailles.

Une solennité artistique aura lieu demain dimanche à une heure, dans l'église Saint-Nizier.

A l'occasion de la fête de Sainte-Cécile, la Fanfare lyonnaise donnera une messe en musique.

La Société exécutera trois morceaux dirigés par son directeur et fondateur, M. J. Luigini.

Le même soir, à neuf heures, la Commission du cercle musical et la Fanfare lyonnaise donneront une soirée musicale dans les salons du Cercle, 3, rue Sainte-Catherine.

Dans notre prochain numéro, nous rendrons compte de ces deux solennités.

Malheur au passant qui entreprendra dorénavant le voyage de l'avenue de Noailles, sans avoir pris d'avance toutes les précautions commandées par la plus extrême prudence.

Au milieu de cette avenue se trouve un mur, seul refuge contre certaine misère dont se débarrasse journellement la vie humaine.

Ce mur est contigu à deux charmantes villas, dont les propriétaires se sont vus, en bons voisins qui se respectent, une jalousie mortelle.

Par suite de ce que nous ne saisis pas de la disposition géographique, le mur de droite était généralement... préféré des amateurs... nécessaires.

Un peu vexé de cette préférence, et beaucoup incommodé par la trop grande affluence... des curieux qui stationnaient toute la journée devant sa maçonnerie, le propriétaire eut une de ces inspirations que la haine de la conservation du bien d'autrui peut seule inspirer.

Il fit écrire sur son mur, en lettres immenses, l'inscription suivante :

Vous êtes priés d'aller à gauche !

Vous pensez si le propriétaire de gauche fut flatté de l'attention... et du procédé, en voyant là... foule se porter contre son mur jusqu'à l'ours de toute souillure.

Il eut aussi sa petite inspiration et riposta par un splendide,

Vous êtes priés d'aller à droite !

D'ici, l'on peut voir l'embarras réel des... postulants qui, n'ayant pas le loisir d'hésiter longtemps, se retournent... et vont vis-à-vis.

— Mais, voilà le drôle de l'histoire. Le propriétaire de vis-à-vis, qui jusqu'alors vivait tranquille et s'amusa même assez du spectacle que lui donnaient les voisins, devint subitement inquiet en voyant que les choses tournaient contre lui.

Son inquiétude devint de l'effroi quand il se rappela que son mur à lui était en modeste béton.

La moindre humidité pouvait être dangereuse.

Il lui fallait à toute force une inspiration qui lui fût propre.

Le surlendemain on lisait sur son mur en lettres qui tenaient toute la hauteur.

Vous êtes priés d'aller en face !

Les *Chemins de fer*, la nouvelle pièce de MM. Labiche, Delacour et consorts, vient d'obtenir un très-grand succès au Palais-Royal.

Les cinq actes ont été enlevés à la vapeur et sans que cette implacable machine qu'on appelle le public ait lancé un seul sifflet.

A la fin de l'ouvrage, l'enthousiasme ne connaissait plus de frein !

Et elle disparut. Un éclat de rire immense et des bravos frénétiques s'élevèrent dans la salle.

Elle venait d'entrer en scène. Vous dire quelle finesse, quel esprit, quel entrain elle dépensa dans ce rôle, je ne le pourrais, il suffira de vous dire que l'on était sous le charme, et que la salle entière faisait écho à ce rire qui mordait si bien.

Ma conviction fut qu'elle avait du talent, et quand l'auteur enthousiasmé voulut le lui dire, elle devint rouge et ses yeux s'allumèrent.

— Vrai, vous croyez ?

— Vrai !

— Et je pourrai faire quelque chose ?

— Certainement !

— C'est égal, allez, j'ai encore bien à faire.

Je joins mes félicitations à celles de mon ami en l'assurant que j'espérais bien l'applaudir un jour sur une scène plus digne d'elle.

— Que Dieu vous entende me dit-elle ; en tous cas, n'oubliez pas que je vous attends demain.

— A quelle heure ? demandai-je.

— Eh bien ! venez à onze heures... Je n'ai pas de répétition, nous aurons plus de temps pour causer. Puis comme la représentation était finie, elle me tendit la main et nous nous séparâmes.

Ce soir-là, encore, je rentrai chez moi par le chemin le plus long, et, cependant, il faisait un temps affreux. Mais ni les éclairs qui m'aveuglaient, ni le tonnerre dont la grande voix effraie, ni la pluie, ni le vent, ni rien au monde n'eût pu me faire marcher plus vite.

J'étais mouillé jusqu'aux os, mais que m'importait ? Je pensais bien à cela, ma foi ! La terre aurait pu se décrocher et aller s'aplatir je ne sais où, que je ne m'en serais pas seulement inquiété. J'étais amoureux, et je portais un monde d'espérances dans ma tête, et ce monde m'occupait assez.

(La suite au prochain numéro).

SIMPLICE (1)

Roman intime

Par Victor CHAUVET

II.

A Jeanne.

Au pied de la montagne de la Grande-Chartreuse, est couché comme un chien qui dort, le petit village de Saint-Laurent-du-Pont. C'est un endroit plein de mouvement et de vie, à cause du va-et-vient continu des voyageurs qui l'envahissent dans les beaux jours de l'année. Les hôtels, qui n'ont rien de somptueux, sont pleins d'une foule bruyante, passablement mêlée. Sur les routes, les voitures roulent et se croisent presque sans interruption, tandis que les amants de la nature, plus courageux ou moins las, s'en vont glanant des fleurs par les chemins, et embrassant les marmots qui leur sourient sur le pas des portes. Donc, ce fut à Saint-Laurent-du-Pont, à l'ombre d'une tonnelle tapissée de raisins murs, qu'après déjeuner, Simplicie continua son histoire.

Elle ne vint pas, vous ai-je dit, mais je la revis, et voici comme :

Un soir que je me trouvais dans les coulisses d'un petit théâtre, où j'étais venu pour assister à la première représentation d'une pièce dont l'auteur était un de mes amis, je vis passer près de moi une jeune actrice qui portait avec beaucoup de grâce le petit tablier des Dorines et des Marinettes. C'était elle. Elle descendit la scène en fredonnant un couplet de vaudeville, et alla coller son œil au trou du rideau. A la façon dont vous me regardez, je vois bien que vous pen-

sez que je dus être surpris, et vous avez raison, je le fus en effet. Cependant je n'éprouvai rien de désagréable à trouver mon idole au milieu de ce monde de carton qu'on appelle un théâtre. Au contraire, elle me paraissait plus belle comparée aux autres femmes que je voyais aller et venir, se grimant, s'ajustant de faux cheveux, et riant tout haut d'un mot douteux ou d'un geste équivoque. Et puis, dois-je l'avouer ? je me flattais de ce que nous nous fussions rencontrés sans nous connaître, dans une même communauté de sentiments et peut-être aussi d'aspirations. Elle était comédienne, artiste par conséquent, donc elle créait aussi comme le poète, comme le peintre, comme le sculpteur, comme le compositeur, comme je rêvais de créer moi-même, ou plutôt, elle était le souffle, si je puis dire, qui donnait la vie à la création du créateur. Il y avait donc entre nous des affinités qui nous rapprochaient encore. Seulement une chose m'étonnait. Pourquoi, lors de notre rencontre au Luxembourg, où elle m'avait appris tant de choses que je ne lui avais pas demandées à connaître, ne m'avait-elle rien dit de sa profession ? Pourquoi me l'avait-elle cachée ? Était-ce scrupule ? Elle avait bien osé m'avouer que la naissance de son enfant était irrégulière, et y a-t-il plus de honte à avouer une profession qui, après tout, est honorable, malgré les dédains renouvelés des Grecs dont on voudrait la salir ? Je ne le pensais pas, et la supposition qui me parut la plus naturelle, c'était qu'elle avait cru inutile de m'en rien dire.

Cependant la salle s'emplissait... On entendait monter une rumeur sourde qui grossissait d'instant en instant. La scène était maintenant pleine d'acteurs, de machinistes, de garçons qui criaient tous à la fois, courant de côté et d'autre, et bousculant sans pitié les flâneurs. Je m'étais blotti dans un coin, près de ce morceau de décor en saillie qu'on appelle le manteau d'Arlequin, et je regardais tout ce tohu-bohu, comme on regarde une chose qui vous étonne. La salle s'emplissait toujours, et les musiciens, qui venaient de prendre place à l'orchestre, accordaient leurs instru-

ments. Tout-à-coup un grand cri s'éleva : Ah !... On venait d'allumer la rampe, et le souffleur était dans son trou, comme ils disent. Alors un homme coiffé d'un bonnet noir, et tenant un bâton, arriva comme un coup de vent sur la scène et cria : Place au théâtre ! C'était le régisseur. En un clin d'œil la foule fut dispersée, et je vis mon ami l'auteur passer sa figure rouge comme un coquelicot dans l'angle en face de moi. C'était le moment suprême. Le régisseur leva son bâton et le laissa retomber lourdement trois fois : Pan ! pan ! pan ! Les trois coups solennels ! La figure de l'auteur devint écarlate. Enfin le rideau se leva.

Je vous fais grâce de la pièce et j'arrive à ce que nous intéressa, à mon héroïne, qui s'appelait Suzanne Darnet, ce que je sus plus tard et qu'il vaut autant que je vous apprenne tout de suite. Comme vous pensez, elle fut très-étonnée de me trouver là.

— Comment ! c'est vous ?

— Je crois que oui.

— Elle est bonne ! Vous avez donc vos entrées ?

— Non, mais j'ai un ami qui les a.

— Ah ! comment l'appellez-vous ?

Je le lui nommai.

— Ah ! notre auteur, fit-elle, c'est juste.

Et, tout en parlant, elle chiffonnait son petit tablier. Je la regardai, elle me parut très-jolie.

— Êtes-vous retournée au Luxembourg depuis que je vous y ai rencontrée ? demandai-je.

— Non, mon petit garçon a été très-malade. La fièvre !... mais il va mieux... Venez donc le voir demain, si cela ne vous dérange pas.

— Où cela ?

— Mais chez moi !... rue Monsieur-le-Prince, 17, au quatrième, la porte à gauche.

— J'irai.

— Merci.

A ce mouvement, le vieux régisseur cria : A vous, Mlle Suzanne ! c'est à vous !

— Bon ! mon entrée !... je me sauve ! à demain, ne manquez pas !

(1) Voir les numéros du 10 et du 24 novembre 1867.

On lit dans les Petites-Affiches :
 « On propose
 « A tout homme sans emploi,
 « Ou disposant de quelques heures de loisir de
 temps à autre, le moyen de gagner très facilement
 « Quelques centaines de francs par mois.
 « De l'honnêteté et un peu d'activité suffisent.
 « Une mise convenable est de rigueur. »

Une sinécure, quoi.
 Seulement je me demande naïvement comment on
 peut honnêtement (?) gagner quelques cents francs par
 mois en nedisposant que de quelques heures!... DE TEMPS
 A AUTRE!!!
 C'est le cas de s'écrier, comme dans la Grande Du-
 chesse :

Qu'est-ce que ça peut être, qu'est-ce que ça peut être!

Frappé des nombreux points de rapprochement qui
 existent entre un accouchement... et un autre, le doc-
 teur Pudiquard, désirant opérer le plus grand nombre
 possible de malades, vient d'inventer une :

Machine à accoucher.

BREVETÉE S. G. D. G.

Opérant seule et en moins de vingt minutes!

On nous propose l'affiche suivante :

Le RE fusé.
 Le re FU sé.
 Le refu SÉ.

LE RE—FU—SÉ.

Nous avons refusé.

Question à MM. les curés du diocèse.
 Pourquoi lorsque le rédacteur en chef de l'Univers
 est malade, est-il l'homme le plus savant de France ?
 Si c'est un vicairé qui devine, il recevra comme en-
 couragement le portrait de Garibaldi.

Un membre de la société de St-Vincent-de-Paul, qui
 joue de la flûte aux processions de sa paroisse, vient
 d'épouser une femme charmante... mais qui lui en fait
 de toutes les couleurs.

L'autre jour il rencontre au parc Mlle X, qui s'écrie
 en le voyant :

Mais c'est donc le père aux cerfs!

Notre journal désirant, par tous les moyens en son
 pouvoir, être agréable à ses lecteurs, vient de faire un
 nouveau sacrifice.

Le Refusé ne délivrera aucune PRIME à ses abonnés.
 Nous espérons que nos lecteurs amis ne nous chicaneront
 pas sur les avantages réels de cette NOUVELLE
 COMBINAISON.

Cependant il faut tout prévoir.
 Si parmi ces derniers il s'en trouvait qui préfé-
 rassent autre chose d'égale valeur, nous nous empresserions
 de mettre à leur disposition les primes sui-
 vantes :

Les œuvres complètes de M. Edgard Sevray.
 Une place de directeur de théâtre, à Lyon.
 Un abonnement de trois mois au théâtre des Variétés,
 de la Croix-Rousse ou du Cercle des Familles.

A un incendie quelconque
 On fait la chaîne.
 Passe un bon bourgeois avec sa moitié qui en voyant
 les flammes, s'arrête et examine tranquillement les
 efforts des travailleurs.

Indigné de cette insouciance, un sergent de ville
 s'approche de lui :

— Il faut vous rendre utile, Monsieur, veuillez vous
 mettre à la chaîne.
 — A la chaîne! s'écrie vivement celui-ci. Mais,
 ajouta-t-il en montrant sa compagne, voilà vingt ans
 que j'y suis... à la chaîne!... et il y a beau temps que
 le feu est éteint!!!

Jules FRANTZ.

CHRONIQUE DE SAINT-ÉTIENNE.

2^e-Mi-novembre 1867,

Permettez-moi, Monsieur le Directeur, de remplacer
 ma correspondance-chronique d'aujourd'hui par une
 réponse définitive à MM. de l'Indépendant. Vous verrez
 à l'odeur qu'il y a des parfums de Rome.

Ces Messieurs sont, comme moi, des intrus qui
 cherchent à acquiescer leur droit de cité; seulement il y
 a plusieurs moyens. Permettez que je ne les énumère
 pas.

Il y a un vieux proverbe aussi vrai que précis en
 son énonciation. Le voici; je pense qu'il a cours encore
 aujourd'hui : Qui se sent morveux se mouche. C'est dur,
 mais c'est vrai!

Il paraît donc que l'Indépendant en avait un grand
 besoin, car voici tantôt trois semaines qu'il... chante
 sur tous les tons : Non, M. V. de R. n'est pas notre
 rédacteur en chef; non, non, non...

Au diable!
 Maintenant, Messieurs, si vous le permettez, je relè-
 verai certaines injures graves que, citoyens de la répu-
 blique des lettres, vous vous êtes permis d'imprimer.
 Pour des lettrés, vous êtes peu civils!... Vous me
 traitez de pick-pocket!... Très-joli... et surtout très-
 réussi. Ceci, franchement est digne de vous; car,
 s'il y a des voleurs (c'est la traduction du terme), c'est

depuis que l'on vend deux sous un journal qui n'en
 vaut pas un.

Et pour que l'insulte ne vous fût point attribuée,
 vous l'avez mise sur le compte d'un correspondant de
 Saint-Galmier, M. Pique-feu. — Très-fort ce M. Pique-
 feu.

Vous aviez oublié, dans votre énumération des picks
 le pick-pocket anglais. Pourquoi? Quand on manie si
 bien la... pelle, on ne doit pas s'arrêter en si bon
 chemin. Ne forçons point notre talent.

Quant à mes ch... de mouches (style plus qu'indé-
 pendant... des convenances), votre salive les lavera,
 dites-vous?... Oh! si donc! vous oseriez, vous, les
 indépendants, vous ravalier jusqu'à venir... nettoyer!!!
 Oh! de grâce... mais... non!... non, je ne le souffrirai
 pas. Mais qui diantre vous a si bien élevé!

Ce qu'il y a d'assez curieux, c'est que mes bourdon-
 nements, quoi qu'en beugle l'Indépendant, sont assez
 estimés; je n'en veux pour preuve que la vente du
 Refusé à Saint-Étienne, comparée à celle de l'Indépen-
 dant.

Ces Messieurs m'ont encore fait l'honneur de me
 traiter de parasite. — Pardon; mais il me semble que
 vous voulez me couvrir de vos guenilles. Je suis Sté-
 phanois, par la grâce de dame nature; un peu contre-
 fait, mais n'ayant jamais mangé à votre table; tandis
 que vous, vous les citoyens... (c'est trop long!) qui
 donc vous appela parmi nous? enfin :

Hommes noirs, d'où sortez-vous?...

Oui, je sais, vous êtes venus ici par esprit de voca-
 tion (la fin fait sortir le loup hors du bois), l'Esprit a
 soufflé sur vous, et vous êtes venus en vertu de la pa-
 rodie de cette parole : Allez et instruisez toutes les nations.

A la porte les pédants!...
 Vous êtes venus, vous qui n'êtes pas des parasites,
 partager le pain et le feu, vivre de notre industrie et
 de nos labeurs; on ne vous connaît pas, vous êtes donc
 des intrus. Et les hommes de cœur que vous avez
 entraînés... ils vous ont déjà quitté!...

Mais en voici assez. Je vous ai consacré tout un
 courrier, c'est suffisant.

Je conclus : 1^o que j'ai commis une erreur en affir-
 mant, sur l'assurance que m'en avait donnée l'un des
 vôtres, que M. V. de R. était à l'Indépendant. Vous
 avez dit assez malhonnêtement que je m'étais trompé.
 Je constate : 2^o que, non contents de voir tomber cette
 polémique, la seule chose qui donne de l'attrait et du
 piquant à votre feuille depuis quelques jours (un ser-
 vice que vous me rendez), non contents, dis-je, de
 mon explication, vous m'avez insulté; je relève vos
 insultes et vous les retourne. Que cela suffise.

Vous pouvez crier désormais comme des oisons
 plumés, je ne me retournerai pas.
 Et si vous me jetez encore vos sottises indépen-
 dantes, je prendrai votre feuille, et, aidée de votre
 salive, elle servira....

JEAN PICK.

BOITE DU REFUSÉ

UNE ANECDOTE INÉDITE SUR M. GARNIER.

Les journaux reproduisent à l'envi une vieille anec-
 dote parfaitement fautive, sur M. Garnier, architecte de
 l'Opéra.

Je réservais aux lecteurs du Refusé une petite his-
 toire gauloise dont M. Garnier est également le héros,
 et qui joint à son mérite d'être vraie, celui d'être
 complètement inédite.

C'était en 1849, M. Garnier était encore interne dans
 un des pensionnats qui avoisinent Paris.

Parmi les professeurs de l'établissement se trouvait
 un vieux pion, chargé de surveiller le dortoir, sévère
 en diable, et surnommé par les élèves le père grincheux.

Le père grincheux était la terreur de la chambrée.

Il est indispensable d'ajouter que ce pauvre homme
 était depuis quelques années affligé de certaine ma-
 ladie qui le forçait à se lever à toute heure de la nuit.

Seulement, étant très-pareux de sa nature, il
 groupait chaque soir autour de son lit, les accessoires
 nécessaires à son soulagement, de telle façon qu'au
 premier besoin il eût tout sous la main.

Un jour les écumeurs, exaspérés par les rigueurs non
 motivées du vieux pion, résolurent de lui jouer un
 tour de leur façon.

Garnier eut une idée qui fut trouvée splendide.
 On décida que le projet adopté serait immédiatement
 mis à exécution.

Le soir, à l'heure réglementaire, les élèves montè-
 rent au dortoir avec une docilité voisine de l'empres-
 sement.

Le grincheux était enchanté.
 En un clin d'œil tout le monde fut couché.

Le pion, qui a son lit à part, prend toutes les pré-
 cautions que réclame son infirmité et s'endort égale-
 ment après avoir soufflé sa bougie. Cinq minutes après,
 il éprouve un premier besoin, se lève sur son séant,
 prend le récipient que vous savez, et... satisfait la na-
 ture.

Ceci fait, il se plonge dans ses draps avec la satis-
 faction que procure la perspective d'une bonne nuit.

A peine y est-il qu'il croit sentir une certaine... hu-
 midité qui se transforme bientôt en un bouillon vérita-
 ble.

Sérieusement inquiet, le père grincheux se met sur
 son séant et... tâte.

— Malheur, s'écrie-t-il, je me suis trompé!...

Le pauvre homme se lève, en grelottant, c'était en
 hiver, retourne ses draps et se recouche en se disant :
 La prochaine fois je prendrai mieux mes précau-
 tions.

L'occasion ne se fait pas attendre. Nouveau besoin,
 et naturellement nouveau désir de le satisfaire.

Je ne puis raconter les soins, les mille précautions
 dont il entoure la nouvelle expérience.

Il fait tout ce qu'il est humainement possible de
 faire.

Enfin, il se recouche.

— Comme ça je suis parfaitement...

Tonnerre!...
 Les draps du lit étaient de nouveau inondés, et cette
 fois pas moyen de les retourner!

D'un bond le malheureux saute en bas d'un mouve-
 ment furieux allume sa bougie et d'un geste violent sai-
 sit... la cause du conflit.

Il l'examine à la chandelle.

Horreur!

Il était percé.

BABY.

— Qu'as-tu pour ton dîner?

— Du bœuf, un rôti...

— Dans quoi vas-tu faire ton rôti?

— Dans un bol. Moi je ne fais mes rôts qu'en bol.

BUTEUX.

THÉÂTRES DE LYON

La reprise de Robert-le-Diable avait attiré lundi, au
 Grand-Théâtre, une affluence considérable; la salle
 était comble, chose assez rare cette année pour mériter
 d'être signalée. Il s'agissait de juger définitivement les
 deux nouveaux chefs de file du grand opéra, M^{me} Meil-
 let et M. Delabranche.

Les rôles de Robert et d'Alice peuvent, sans contredire,
 être considérés comme les plus difficiles du ré-
 pertoire des ténors et des falcons; aussi n'était-ce pas
 sans appréhension que cette reprise était attendue par
 les amis de ces deux artistes. Hétons-nous de dire que
 M^{me} Meillet s'est tirée à son plus grand honneur de
 cette nouvelle et décisive épreuve.

Dans le grand air du premier acte, dans les couplets
 et du duo du troisième et dans le trio final, elle s'est
 montrée ce que nous l'avons toujours connue : comé-
 dienne habile, artiste enthousiaste, cantatrice conscien-
 cieuse et consommée; elle chante avec âme, phrase
 avec goût et ne néglige jamais, — chose importante, —
 aucun détail, même futile. Pour que l'illusion soit com-
 plète, il ne faudrait qu'enlever à M^{me} Meillet les mois
 de nourrice qu'elle a comptés depuis l'âge de dix-huit
 ans. Cela dit, seulement pour ne pas mentir à la répu-
 tation de critique hargneux que quelques-uns m'ont
 faite, car je préfère beaucoup les 36 ans d'expérience
 musicale de M^{me} Meillet aux 49 années d'ignorance de
 M^{lle} Spitzer.

La réputation surfaite de M. Delabranche n'est pas
 sortie intacte de ce criterium. Il y a chez ce jeune ténor
 tous les éléments d'un artiste, mais l'artiste n'a pas en-
 core germé.

Il est de mode aujourd'hui au Conservatoire d'ap-
 prendre aux gens qui se destinent à la scène un certain
 nombre d'airs de tendresse ou de bravoure, une ving-
 taine de duos et de trios, deux septuor, quatre points
 d'orgue et de les expédier par grande vitesse aux direc-
 teurs dans l'embarras. Quant à la science du chant, il
 n'en est pas question; c'est là une vieille rengaine,
 bonne tout au plus pour les élèves de Levasseur ou de
 Wartel. Ceux-ci ne sont pas estimés au Conservatoire,
 et peu s'en faut qu'on ne les y traite de ganaches.

M. Delabranche, chez qui l'étude peut développer
 des qualités naturelles, assez pour en faire en quelques
 années un ténor de premier ordre, a été, dans Robert,
 excessivement médiocre, surtout dans les quatre pre-
 miers actes de cet ouvrage. Disons pourtant, pour être
 juste, qu'il a regagné des points dans le trio du cin-
 quième acte et qu'il a été assez modeste pour ne pas se
 croire associé à l'ovation faite par les spectateurs à
 M^{me} Meillet.

MM. Marthieu et Barbot ont recueilli dans différents
 passages de leurs rôles des applaudissements mérités.
 M^{me} Moreau continue à être très-insuffisante. Vite
 une représentation de Mignon, ou son prestige risque
 fort de s'évanouir tout-à-fait.

Grâce à la persévérante énergie de M. Vincent, le
 ballet est en bonne voie de constitution. Le succes-
 seur de Justament vient d'obtenir deux succès à la file
 avec les Folies chinoises, divertissement, et l'Oeuf
 blanc et l'œuf rouge, ballet en quatre tableaux, livret
 de M. Dalia, musique de M. Emile Guimet.

Nous rendrons compte de ce dernier ouvrage dans
 notre prochain numéro.

Alfred DEBEAUCY.

CAFÉS-CONCERTS

Plessis, le gai trovère, Plessis, ce digne Pylade du
 joyeux Adolphe, est de retour parmi nous.

Les belles soirées de la chansonnette vont donc
 enfin recommencer.

Houura pour MM. Goss!

J'étais prêt, — sur la foi des affiches de l'Eldorado, —
 à entonner un hosanna dithyrambique en l'honneur de
 la résurrection de la chanson et de la désinfection de
 nos scènes lyriques des férophobes et autres dégoûtants
 mollusques.

Je croyais MM. Goss en pleine voie de guérison.
 Erreur et doigt dans l'œil! comme dit l'illustre Com-
 merson :

Plessis, en congé d'un mois, s'est attardé à voir la
 mer, et il ne pourra s'arrêter ici qu'une semaine!...

Les habitués de l'Aleazar l'attendent. Fortunés Pari-
 siens!

Nous, ce qui nous attend, c'est une nouvelle famille
 de disloqués!

Allons-y donc!

Nous conseillons à MM. les directeurs de l'Eldorado
 de mettre leur établissement sous le patronage du
 marquis de la Galochie, et de remplacer les noms des
 chansonniers et musiciens incrustés dans les médail-
 lons de leur seconde galerie par les noms des célébrités
 du jarret et de la g... bouche.

Soit :

Pierre Dupont, par M ^{me} Saqui.	Paul Henion, par Didier.
Darcier, » Galoprau.	Hervé, » Morisson.
Gust. Nadaud, » Blondin.	Ch. Colmanche, » Mangin.
Villichet, » J.-B. Reynier.	Penchot, » Lob.
Paul Blaquière, » Lotard.	Victor Parizot, » Rossignol-Rollin.
Clapissou, » Duchesne.	

Eldorado et Casino ne font qu'un. Si ces deux arènes
 marchaient sur des roulettes (le calembour est loin
 d'exister), leur place serait dans les vogues et sur les
 foires.

Dorénavant, nous nous abstenons de parler d'eux.

Amen!

JULES CÉLÈS.

LETTRE D'AMOUR

Nous prions le lecteur de lire attentivement la...
 machine suivante :

Lettre d'amour, écrite par une modiste de Saint-Jean
 à un officier actuellement à Rome, et interceptée
 par le REFUSÉ.

CHER MONSIEUR AMOUREUX.

Mon amour est ministériel, c'est une solution de conti-
 nuité et de transmission.

Mon amour est une véritable période et la fonction en est
 l'inspiration. Mon amour est tellement bien organisé qu'il
 est aboutissant de conformité.

Mon amour est une véritable destination d'approvision-
 nements et l'accomplissement de mon amour, c'est mon
 cœur. Mon amour est une expédition représentée par l'as-
 sujétissement. Mon amour est aussi flexible qu'un roseau
 et aussi grand qu'un peuplier. Mon amour tressaille de joie
 devant le vaisseau de notre liaison qui est une véritable
 bouffée de sentiments. Mon amour est un anéantissement.

Mon amour est aussi ambitieux qu'un cardinal. (sic.)

Mon cœur est une calvacad (sic) qui s'épanche dans une
 confidence incrustée de perles précieuses. Mon amour est
 semé de larmes d'Iris, qui pour satisfaire ses vœux ne
 désire que la fleur du ravin et le silence parfumé, souffle
 d'infection remplissant l'air expressif d'un souffle d'exalta-
 tion embaumé.

Mon amour est une rébellion de lutte exaspérée par le
 carnage et l'amour qui est ma véritable profession et les
 soupçons que j'en ai sont enchaînés par des liens d'hon-
 neur et de succès dont la bonne cause sont les seuls qui
 soient dignes de donner des reliefs insouciantes dans votre
 nomination absorbée par un assaut glorieux resumé à rem-
 plir.

Recevez, mon bien aimé, les adieux d'allocation pleins
 de mousse pétillante et illuminée. Oui mon cœur est exalté
 et c'est vous qui êtes le guichetier de ce petit cœur qui vous
 aime et n'aimera que vous seul.

MOMENTANÉMENT A VOUS.

Signé: GÉNIE.

(Garantie authentique.)

CORRESPONDANCE.

M. KARL KOFFMANN E. D. — Vous êtes prié, monsieur, de
 passer à notre bureau Dimanche, de midi à deux heures.

UN VIEUX BAVARD. — La critique que vous nous faites est
 assez juste, mais vous voilà, tout est sauvé. — Vous êtes reçu
 à l'orchestre, apportez votre partition. — Musique légère.

M. HENRY GUILLOU. — Soumis au comité de rédaction.

UN JEUNE POÈTE. — Trop de vers, monsieur. Exercez-vous
 en prose.

UN EX-RÉDACTEUR DE GUIGNOL. — Envoyez-nous de la chro-
 nique ou des indiscretions, vous êtes sûr que ça passera.

MADAME A. B. — L'idée d'un reporter des salons lyonnais
 n'est pas mauvaise. — Vous en chargeriez-vous?

M^{lle} CLARINETTE ET C^{ie}, AUX CÉLESTINS. — La personne dont
 tu parles a simplement voulu éviter la gangrène. — Tu es connue,
 brunette.

UN HOMME SPIRITUEL. — Nous avons lu vos vers, monsieur,
 et nous sommes encore sous le charme de leur poésie. Contri-
 nuez-nous votre collaboration. — Ça fait du papier! !

M. DELBIE. — Merci. — Des indiscretions sous forme de
 chronique.

UN ABONNÉ. — Envoyez-nous vos renseignements sur nos
 chanteuses.

UN INDIGNÉ. — L'homme masqué fera justice de tout cela.

A PLUSIEURS DE NOS LECTEURS. — Les Voraces feront partie
 de nos nouveaux drames de Lyon.

M. JULES GOLLON. — Pas assez travaillé. — Envoyez-nous
 des faits ou des indiscretions.

Le Gérant : J.-N. CLERC.